

Synode régional PACCA - 16, 17, 18 novembre 2018
Marseille-Grignan

Aumônier du synode : pasteur Anderson Moubitang - Martigues

Culte d'ouverture du synode, vendredi 16

Méditation : I love râler

I - Les Français sont réputés pour leur mauvaise humeur.

Une revue étatsunienne les décrit comme des gens « heureux d'être malheureux » (The New Yorker). De l'autre côté de la Manche, un quotidien britannique croit savoir que les Français, autrefois connus pour leur célèbre « joie de vivre » sont devenus « sinistres. » (The Guardian). Dans un autre quotidien, parisien celui-là, on peut lire : « le Français ne sait pas être heureux », dans un article au titre tout aussi définitif : « La France ne fait pas le bonheur. » (Le Monde)

Des clichés tout cela ? Pas vraiment. Dans un sondage ils sont 93 % à se reconnaître volontiers « râleurs et grincheux ».

Et à quoi les Français doivent-ils leur caractère ? Claudia Senik, chercheuse et professeure à l'École d'économie de Paris, tente une explication. Après avoir passé dix années à sonder l'humeur de ses compatriotes, elle arrive à la conclusion que si les Français voient la vie en morose, c'est de culture. Ils tombent dedans tout petits, un peu comme Obélix dans la marmite de potion magique du druide Panoramix.

Elle relève, notamment, que le "malheur français" ne s'étend pas aux immigrés, mais que leurs enfants seront moins portés à se déclarer heureux, suggérant ainsi que ce sont les structures de socialisation qui génèrent ce malheur. Et elle met principalement en cause l'école française, avec son système basé sur la critique plus que sur l'encouragement.

En comparant la France à d'autres pays européens aux conditions de vie similaires, elle établit que le fait de vivre dans l'Hexagone réduit de 20% la probabilité de se déclarer heureux.

II – Ceci dit, râler n'est pas un mal en soi.

Râler implique bien souvent une insatisfaction, et donc aussi un désir de changement.

Il se dit que le très Français Blaise Pascal n'aurait peut-être pas inventé la pascaline, une machine à calculer, s'il n'en avait pas eu marre de voir son père, receveur des impôts, passer ses nuits à effectuer de fastidieux calculs.

On peut aussi supposer que le Concorde, le TGV, ces inventions bien françaises, sont nées dans l'esprit de personnes qui ne se satisfaisaient pas du temps passé dans les moyens de transport classiques.

Râler peut donc s'avérer être un formidable moteur à l'innovation et la source de bien des inventions. Râler peut-être plus encore.

Dans son célèbre discours « I have a dream », tout en pestant contre l'Amérique raciste et ségrégationniste de son époque, Martin Luther King esquisse les contours d'une nation nouvelle, dans laquelle ses petits-enfants ne seront plus jugés sur la couleur de leur peau, mais sur la valeur de leur caractère.

L'insatisfaction râleuse des Français, en dépit de conditions de vie plutôt enviables, pourrait, de même, suggérer une forme d'idéalisme, c'est-à-dire, au fond, un désir de toujours mieux. Ce qui, somme toute, est une attitude de résistance.

Et que dire des protestants français ? Râler, pour eux, n'est pas loin d'être une deuxième première nature. A leur décharge, cependant, le fait que râler est érigé en principe de fonctionnement de leurs Eglises.

L'Ecclésia semper reformanda, qui signifie que l'Eglise est à réformer sans cesse, est une incitation à toujours se remettre en cause.

Ceci dit, on ne peut oublier que la France est championne d'Europe d'usage de tranquillisants, et que son taux de suicides est considérable, avec près de 10 000 victimes par an, notamment chez les jeunes.

Râler peut donc aussi s'avérer néfaste, voire destructeur, quand il ne se transforme pas en idées, en propositions, en action et en améliorations utiles.

III - La Bible est pleine de récriminations, elle aussi.

Il vaut la peine d'écouter en particulier le prophète Esaïe : « Pourquoi, Seigneur, nous as-tu laissés nous égarer loin de ta route, et nous obstiner à rejeter ton autorité ? Reviens, pour l'amour de nous qui sommes tes serviteurs, le peuple qui est ta propriété », se lamente-t-il. (Esaïe 63 ; 17)

En général, nous nous plaignons ou de quelqu'un, ou de quelque chose. Pour Esaïe la cible de sa plainte, c'est lui-même ; c'est son peuple avec lui.

Et de quoi se plaint-il ? Il se plaint moins des malheurs qui arrivent à son peuple que de la « révolte » du peuple. Il se plaint de ce que le peuple s'est détourné de Dieu. Ainsi livré à lui-même, il ne peut se sortir de son malheur, il ne peut le dépasser.

La demande du prophète revient alors à dire : « Sois à nouveau notre Dieu ! » Mais pas un Dieu qui viendrait reconstruire ce qui a été détruit. Pas un Dieu qui viendrait restaurer ce qui est en ruine ou en passe de l'être. Pas un Dieu qui viendrait rafistoler ce que nous avons essayé nous-mêmes de tisser... mais un Dieu qui fait toute chose nouvelle, qui crée de l'inédit. Esaïe n'en appelle pas à un grand mécanicien qui viendrait réparer les pannes de nos existences, de nos fonctionnements, il en appelle à Dieu pour être celui qui fabrique nos vies, qui les crée.

« C'est nous l'argile, c'est toi qui nous façonnes », dit-il encore. Tout comme de l'argile, nous pouvons être pétrifiés, endurcis, figés. Et sur cette sécheresse, tout peut sembler condamné à s'arrêter, à mourir même.

Dans ces moments-là, oui, soyons tous des Français dans l'âme. Râlons à fond la caisse ! Plaignons-nous... mais de nous. Plaignons-nous de nous à Dieu pour qu'il vienne éclater tout ce qui nous nous stérilise.

Il saura faire de chacun d'entre nous, c'est certain, une argile souple, avec laquelle il façonnera une nouvelle créature. Amen

Pasteur Anderson Moubitang
Martigues

Synode régional PACCA - 16, 17, 18 novembre 2018
Marseille-Grignan

Temps de prière du vendredi soir

Introduction

Pour ce temps de prière, je vais lire un extrait d'une méditation du professeur Jean-Daniel Causse, entendue sur les ondes de Radio France Culture, à l'époque où j'étais étudiant à la faculté de théologie à Montpellier. (le 7 août 1994).

Elle portait sur le récit de l'évangile Marc, dans lequel on apprend que Jésus était dans une maison, à Capharnaüm, et annonçait la parole, quand quatre hommes vinrent à lui, portant à bout de bras un paralytique couché sur une civière.

Comme ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule nombreuse dans la maison, ils firent un passage dans le toit de la maison, par lequel ils parvinrent à faire passer le paralytique.

L'évangéliste indique alors que Jésus, voyant la foi de ces hommes, dit au paralytique : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. »

Prière

Tu vois, Jésus, quand je n'aurais plus la force de crier vers un ciel résolument fermé, quand je viendrais habiter la marge des exclus et des sans noms, quand je ne saurais où chercher un Dieu qui ne justifierait pas ce qui m'arrive, mais qui m'accompagnerait simplement comme l'ami auprès de son ami, je t'en prie, ce jour-là, Regarde la foi de ceux qui déchirent, à ma place, les murs qui te cachent, ceux qui avec la force du désespoir descendent, pierre après pierre, les savoirs qui t'enferment.

Comme ces quatre hommes qui ont fait une trouée dans le toit de la maison de Capharnaüm, regarde, je t'en prie, regarde la foi de ceux qui, à ma place, pour moi, te font surgir contre ceux qui pensent être les maîtres de ta Parole.

Je n'ai rien d'autres que leurs mains pour dégager un espace dans la religion des hommes, pour me laisser déposer près de toi, près de la parole qui est en toi.

Quand je serai découragé, épuisé par la vie et les épreuves, paralysé par des peurs ou des fautes qui m'auront laissé par terre, inerte, quand je n'aurais plus la force de venir vers toi, Je t'en prie regarde la foi de ceux qui m'entourent, mes amis, ma famille, mon Eglise. Ceux qui me portent, ceux qui croient pour moi et à ma place.

Je n'ai rien d'autre. Pas d'autre foi que la foi d'un autre. Pas d'autre espérance que l'espérance de ces petits, ces anonymes qui ont croisé mon chemin, ces amis d'un jour qui m'ont porté quand je n'en avais plus la force.

Je suis leur manque de foi, eux sont ma seule foi et ma seule confiance. Je suis leur épuisement, eux sont mon unique courage.

Quand je serai sans force, quand mon cœur sera sec et mes mains closes, quand ma vie sera fermée comme une porte de prison, quand je n'aurai plus rien à donner, je t'en prie, regarde la foi de ceux qui

me hissent sur leurs épaules, qui t'appellent pour moi, qui espèrent à ma place, qu'un jour, je pourrai déployer ma vie.

Regarde ceux qui donnent, à ma place et pour moi, un peu de temps, un peu d'énergie, un peu de leur cœur.

Regarde le peuple des anonymes. Celui qui prie dans le secret de sa chambre. Celui qui, peut-être sans le savoir, a prononcé la parole, fait le geste qui m'a ramené à la vie.

Ce qui ne vient pas de moi, je te l'apporte comme mon unique foi.

Ma foi est certaine parce qu'elle est la foi d'un autre. Oui, tout ne repose pas sur moi, sur ma seule force.

Ma seule confiance c'est d'accueillir la foi de Jésus, de me laisser porter par celui qui, depuis, le début, a brisé ce qui me terrasse et m'opprime, ce qui me culpabilise et me laisse lié à la terre.

Si je peux me mettre debout, en homme libre, si je peux passer maintenant de la mort à la vie, s'est parce que d'autres mains que les miennes me relèvent, et qu'une autre parole que la mienne me console et me délivre.

Alors maintenant, lève-toi et marche, toi aussi. Et puis, peut-être, à la mesure de ta force, de tes capacités, de ta disponibilité, deviens à ton tour un inconnu qui, sans trop savoir pourquoi, sans te décourager, porte celui qui a besoin d'être porté, lutte pour celui qui est jeté à terre jusqu'à ce qu'il se redresse.

Car ce que tu as, tu l'as reçu d'un autre, comme un don. Donne comme tu as reçu. Ouvre un passage comme un passage a été ouvert pour toi. Crois et espère pour un autre, comme un autre a cru et espéré pour toi, à ta place, au jour où tu n'en avais plus la force.

Cela est vrai : notre seule foi, c'est la foi du Christ.

Pasteur Anderson Moubitang
Martigues

Synode régional PACCA - 16, 17, 18 novembre 2018
Marseille-Grignan

Culte du samedi matin 17

Chant : « Merci Seigneur »

Prédication

« Quel bonheur, quelle douceur pour des frères d'être ensemble ! (...) C'est là que le SEIGNEUR donne sa bénédiction, la vie pour toujours. » (Ps 133)

Cette exclamation du psalmiste se vérifie de bien des manières dans une vie d'Eglise.

Je pense aux catéchumènes qui, au fil du temps passé ensemble, se lient d'amitié entre eux, prennent confiance, se mettent à dévoiler quelque chose d'eux-mêmes, à parler de leurs peurs, de leurs aspirations et de leurs espoirs.

Je pense à ce qui se fait dans les partages bibliques. Réfléchir ensemble sur les textes essentiels, cela change de ces moments où, seul dans mon bureau, penché sur un texte, j'essaie, avec plus ou moins de réussite, d'en approfondir la compréhension.

Je pense aux équipes et associations d'entraide qui, souvent avec des moyens dérisoires, nous rappellent que la mission de l'Eglise c'est aussi et même surtout l'attention aux démunis.

Je pense aux rencontres d'Eglises, à l'échelle consistoriale, régionale, nationale, ou même au-delà. Souvent heureuses, parfois fastidieuses, mais qui, toujours, permettent de tisser des liens humains de qualité, entre des personnes qui autrement ne se connaîtraient peut-être jamais.

Je n'oublie pas l'ACAT dont les membres et adhérents ont ceci d'admirable qu'ils prennent fait et cause pour la vie de parfaits inconnus, souvent au loin, et qui n'ont pour que d'être humains.

Je n'oublie pas non plus les mariages, les baptêmes, préparés et célébrés, avec à chaque fois le sentiment gratifiant d'être associé à des moments essentiels de la vie des gens...

J'oublie encore moins les temps de peine et de tristesse. Les maladies, les séparations, les adieux. Par-delà tout ce que ces occasions peuvent drainer de souffrance et de douleur, je reste souvent marqué par les instants intenses d'une humanité partagée.

Dans ces mille et une occasions de célébration, de rencontre, de discussion, de partage... on découvre que « la vie pour toujours » commence dans l'attention que l'on se porte les uns aux autres.

Oui, vraiment, ce qui fait vivre, c'est le lien fraternel, la prière des uns pour les autres, l'échange, le dialogue, les paroles d'encouragement, la recherche commune de sens, une main posée sur une épaule, une visite auprès d'un malade, un conseil reçu ou donné, les solidarités, et parfois même des amitiés, qui se tissent au fil des événements vécus ou affrontés ensemble.

Dans l'évangile de Marc, à un interlocuteur qui lui demande ce qu'il doit faire pour recevoir la vie éternelle, Jésus répond : « Aime ton prochain comme toi-même. »

Ils sont nombreux dans l'histoire de l'Eglise qui se sont essayés à des reformulations de toutes sortes de ce commandement par lequel Jésus ramène la vie éternelle.

Ainsi l'apôtre Paul qui écrit : « Trois choses demeurent. La foi, l'espérance et l'amour, mais c'est l'amour qui est le plus grand », faisant ainsi passer le souci du prochain avant toute autre considération (1 Co 13.13).

Ainsi Irénée de Lyon, qui a cette expression tout simplement magnifique : « La gloire de Dieu, c'est l'homme debout ».

Ainsi saint Augustin qui adresse cette recommandation à l'un de ses paroissiens : « Si tu interrogues ton cœur et que tu y découvres de l'amour pour ton prochain, tu es assuré que tu as l'Esprit Saint en toi, et que tu es en présence de Dieu ».

Et plus près de nous, cette fois, ce petit billet que, semble-t-il, on peut lire à l'entrée de la cathédrale de Vienne, en Isère : « Fais comme Dieu, deviens humain. »

« Devenir humain. » Mais comment ?

En faisant comme ce Samaritain, dont l'histoire nous dit qu'il s'est laissé émouvoir par la détresse d'un inconnu couché en travers de sa route.

Cette histoire illustre en quelques points l'univers dans lequel on entre, si l'on accepte de prendre au sérieux le commandement d'amour du prochain.

Mais c'est la fin de l'histoire qui tout à fait remarquable. Tout en s'impliquant pleinement, le Samaritain ne pense pas que sa vie devrait couler sous le poids de la misère d'autrui. Il aide son patient et il reprend son chemin ; d'autres feront le reste.

C'est ainsi que quelque fois, dans nos paroisses on peut voir nombre de gens, épuisés d'avoir voulu donner plus que ce qu'ils pouvaient supporter, devenir amers, ou mettre un frein à leur générosité, à leur disponibilité. Le samaritain est bon, mais il n'est pas trop bon.

Oui, vraiment, il y a dans notre vie d'Eglise, des dizaines, des centaines de grands et petits moments qui nous sont donnés de vivre, où nous sommes les témoins, voire les bénéficiaires d'une humanité toute simple mais réellement vécue.

Il y a dans nos paroisses, des visages, des amitiés et des moments qui resteront gravés dans nos mémoires à jamais et qui garderont toujours un goût d'éternité.

Ils nous rappellent que pratiquer l'amour du prochain, demande, certes, un réel effort, mais qu'il est aussi source d'un grand bonheur.

Ils nous rappellent que c'est là que le SEIGNEUR donne sa bénédiction, la vie pour toujours.

Oui, vraiment, il est agréable et doux pour des frères d'être ensemble, sous le regard de Dieu. Amen.

Pasteur Anderson Moubitang
Martigues

Synode régional PACCA - 16, 17, 18 novembre 2018
Marseille-Grignan

Culte synodal - Dimanche 18

Lectures : Genèse 16 : 15-16 ; Genèse 22 : 1-2 ; Evangile de Jean 17 : 20-22

Thème : « Le sacrifice de l'unique »

Prédication

Ismaël, le fils aîné d'Abraham né de sa liaison avec sa servante, l'Égyptienne Agar, divise en Israël. Les chapitres 16 et 22 du livre de la Genèse se font l'écho de cette division.

Tandis que Genèse 16 affirme fortement la paternité abrahamique d'Ismaël, Genèse 22 semble nier son existence, en désignant Isaac comme un fils « unique ».

Le terme hébreu traduit en français par « unique », a une valeur numérique. Il laisse entendre qu'Abraham n'a pas d'autre enfant en dehors d'Isaac.

Or, Isaac a un frère. Et c'est Ismaël. Il ne peut donc pas être l'unique fils de son père.

Par contre, Ismaël, lui, l'a été durant les quatorze années qui séparent sa naissance de celle de son frère cadet.

Si donc un des fils d'Abraham a pu être en situation d'enfant unique à un moment donné, il ne peut s'agir que d'Ismaël.

Se fondant là-dessus, la thèse généralement partagée dans l'islam est que le candidat au sacrifice était Ismaël et non Isaac ; ajoutant ainsi de la division à la division.

Cette thèse est discutable. Au moment de l'épisode du sacrifice, Isaac comme Ismaël sont censés être nés tous les deux. Ni l'un ni l'autre ne peut donc être désigné comme un fils unique.

En fait, ce qui est en jeu avec le terme « unique », c'est la succession du patriarche.

Il s'agit de savoir si les promesses faites par Dieu à Abraham pour sa descendance concernent autant Ismaël qu'Isaac.

En présentant Isaac comme un fils unique, Genèse 22 semble faire fi de l'existence d'Ismaël. Et n'existant pas, il ne peut compter au nombre des postulants à la succession du père.

Tous, en Israël, ne voient pas les rapports Ismaël-Isaac sous le seul prisme de la rivalité et de l'exclusion.

Un autre courant de pensée conçoit une relation normale et une cohabitation pacifique entre eux, et tient à souligner que Dieu s'occupe autant de l'un que de l'autre.

C'est à ce courant que Genèse 16 fait écho, et qui insiste, en particulier, sur le fait que c'est Abraham lui-même qui a donné le nom Ismaël à son premier-né, attestant ainsi de sa paternité.

En outre le nom Ismaël signifie « Dieu a entendu ».

Dieu a entendu la détresse d'Agar, mère d'Ismaël, dans le désert, où elle s'était enfuie pour échapper aux brimades de sa maîtresse Sarah.

Et ce Dieu qui l'a entendue n'est autre que le SEIGNEUR. Autrement dit YHWH. Et YHWH c'est le nom le plus illustre donné à Dieu dans le judaïsme.

Si donc YHWH peut répondre aux cris de détresse de l'Égyptienne Agar, alors il n'est pas uniquement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il est aussi le Dieu d'Agar, d'Ismaël et de leur descendance.

Genèse 16 récuse ainsi toute captation partisane de l'héritage du père. En même temps, il se dresse contre les tendances nationalistes au sein du peuple de la Bible.

Ce parti pris de la fraternité reçoit un quitus au moment de la mort d'Abraham.

La toute dernière évocation du patriarche montre, en effet, Ismaël et Isaac côte à côte, sans hostilité aucune, pour enterrer ensemble leur père (25 : 9).

Cette image qui vient clore l'histoire d'Abraham, en constitue assurément le message ultime.

C'est avec cette image en mémoire que l'auteur du livre de la Genèse veut que le lecteur quitte la famille Abraham.

Avec cette image c'est la vocation d'Abraham qui est rappelée dans toute son envergure. Son nom ne signifie-t-il pas « *le père d'une multitude de nations* » ?

Ma conviction personnelle de lecteur pas tout à fait patenté de la Bible, et donc susceptible de dire des bêtises, c'est que l'injonction du sacrifice ne concerne pas Isaac en lui-même. Si cela avait été le cas, il aurait suffi de dire : « Abraham, prends Isaac, offre-le en holocauste. »

Dieu décide de mettre Abraham à l'épreuve après que, sous la pression de sa femme Sarah, il se soit résolu à chasser de chez lui Ismaël et sa mère, faisant ainsi d'Isaac l'unique fils de sa maison et donc aussi son seul potentiel héritier. Et cela en dépit des règles concernant la succession.

En effet, une ancienne loi, reprise dans le livre du Deutéronome, stipule que le fils premier-né est le principal héritier de son père, quelle que soit sa mère. Et il est formellement interdit à qui que ce soit de contourner cette disposition.

Vouloir faire d'Isaac l'héritier unique d'Abraham contrevient non seulement aux lois de succession, mais c'est aussi sa vocation même de « père d'une multitude de nations » qu'Abraham semble avoir perdu de vue, en cédant à Sarah.

C'est donc cette situation d'unique héritier qu'il s'agit de mettre à mort. En effet, Isaac ne sera pas physiquement immolé, comme le montre la suite du récit. Abraham, cependant, procède à un sacrifice bien plus significatif encore, celui de l'idéologie de « l'unique » ; cette idéologie qui était déjà à l'oeuvre parmi les gens de Babel.

Dieu y interviendra en rétablissant de la diversité là où une pensée unique, une même manière de parler, l'utilisation des mêmes mots, une façon de faire identique par tous, avaient fini par gagner les esprits, faisant des gens de Babel les clones les uns des autres.

Abraham sacrifiant est appelé à « tuer » cette idéologie-là, de la même manière qu'il avait été enjoint de quitter Babel et son rêve de monolithisme.

L'Eglise protestante unie de France se veut « multitudiniste ». C'est-à-dire une Eglise pour tous. C'est-à-dire une Eglise vouée à faire cohabiter en son sein tous ceux qui cherchent Dieu. C'est-à-dire une Eglise dont l'ambition est de rassembler des chrétiens qui ont des façons de croire variées, voire assez opposées. C'est-à-dire une Eglise pour laquelle être différent n'est pas d'abord un problème, mais avant tout une chance, une richesse. Bref, une Eglise pour laquelle la diversité est d'essence divine.

Mais, cette diversité n'est profitable que si elle ne reste pas une vue de l'esprit, une proclamation de principe, un propos pour devoir de théologie, une coquetterie intellectuelle. Elle se doit d'être acceptée, accueillie, partagée, vécue, et même organisée de manière structurelle.

Et pour avancer sur cette ligne entre unité et diversité, pour assumer pleinement sa vocation d'Eglise de multitudes, ne faudrait-il pas aussi tolérer en son sein, de manière joyeuse et non dramatique, un personnel tout aussi divers ?

Comment y arriver avec des opinions si tranchées, si définitives, sur celles et ceux qui auraient envie de vivre quelque peu différemment les choses ? Celles et ceux qui voudraient ne pas toujours reproduire du même. Surtout quand ce « même » semble être arrivé à bout de souffle ?

J'aime bien comment on appelle les pasteurs en poste dans les paroisses dans mon Eglise d'origine.

On les appelle des modérateurs. C'est-à-dire qu'ils doivent veiller à ce que chacun trouve sa place dans la communauté. Ils sont ainsi appelés à passer l'essentiel de leur ministère, non pas à s'auto-promouvoir, non pas à se prêcher, mais à veiller à ce que nul ne se sente rejeté dans sa quête de Dieu pour quelque motif que ce soit, et que chacun se sente pleinement accueilli et chez lui dans l'Eglise.

Dans un discours de 1968, Martin Luther King déclarait : « Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, ou nous périrons tous ensemble comme des imbéciles. »

A ce propos, je voudrais, pour terminer, évoquer le rire d'Ismaël. Genèse 21 raconte, en effet, qu'un jour Sarah voyant rire Ismaël, demande à Abraham de le chasser : elle ne voulait pas de lui comme cohéritier avec son fils.

Pourtant rien n'indique l'intention malveillante du rire d'Ismaël. Au contraire, son rire est ce qu'il a de plus intime avec son frère cadet, dont le nom, Isaac, signifie « Celui qui est voué à rire ».

Ismaël rit, Isaac est voué à rire. Ici, les enfants d'Abraham sont définis par le rire. C'est ce qui les caractérise.

Dans les Eglises, le rire n'a pas toujours eu bonne presse. Pourtant toute la prédication de Jésus est placée à l'enseigne d'une « bonne nouvelle » (Marc 1, 1.14-15) et ses béatitudes promettent le rire à ceux qui pleurent maintenant (Luc 6, 21).

Si nulle part la Bible ne mentionne le rire de Jésus, il est cependant évident qu'il était un homme heureux, joyeux, et on imagine mal qu'il ait pu poser autant de gestes de compassion et prononcé autant de paraboles invitant à la joie sans qu'il ait lui-même esquissé le moindre sourire.

Il a non seulement connu la joie, mais il nous l'a aussi donnée en héritage : « *Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que vous soyez comblés de joie.* » (Jean 15, 11). Et on ne saurait imaginer la joie sans le rire ou à tout le moins sans un ou des visages illuminés d'un sourire.

Les rires sont divers et variés. Il y en a de bouffons, de frivoles, de vulgaires, de sarcastiques, de gras, de pincés, de niais, de cruels. Mais de quel rire rient les enfants d'Abraham ?

Léon Ashkenazi, [rabbin](#) et philosophe franco-israélien du siècle dernier, écrit à ce sujet quelque chose que je partage.

« Le rire, dit-il, est possible parce qu'Abraham a enseigné qu'il y a un créateur. S'il y a un créateur, la joie est possible et aussi le salut. Donc tout fils d'Abraham sait rire ».

Amen

Pasteur Anderson Moubitang
Martigues

Synode régional PACCA - 16, 17, 18 novembre 2018
Marseille-Grignan

Envoi de fin de synode

Que dois-je faire pour recevoir la vie éternelle ?

Et Jésus répond en mettant en scène un Samaritain qui est la figure emblématique de la prévenance de Dieu pour nous ; la figure emblématique de ce que fut la vie de Jésus parmi nous et pour nous ; la figure emblématique de la vie à laquelle l'évangile nous appelle au service du prochain.

Chers synodaux, nous allons partir d'ici.

Nul ne sait quels seront nos chemins futurs aux uns et aux autres ni quelles rencontres nous y ferons.

Mais je vous souhaite la force de marquer les arrêts qui s'imposent, l'audace de nous approcher d'autrui et la lucidité pour ne faire que notre possible - juste notre possible - afin de rester aimants et généreux à long terme.

Et restons-en convaincus : si Dieu existe, il ne vit ni au ciel, ni dans des dimensions parallèles à la vie humaine ; non, il affleure la vie du monde.

Il se mêle à la pâte humaine là où des hommes et des femmes vivent et agissent avec bonne volonté. Il contribue à rendre possibles les expériences humaines positives.

Oui, si Dieu existe et que l'Évangile dit vrai, la vie chrétienne a pour finalité l'épanouissement de chacune de nos existences.

La gloire de Dieu sur cette Terre, c'est l'homme debout.

Pour recevoir la bénédiction je vous invite à vous lever.

Soyons bénis au nom de Jésus-Christ.

Que sa paix nous habite.

Que sa force nous porte.

Que son amour nous guide.

Allons dans la joie de notre Seigneur !

Amen

Pasteur Anderson Moubitang
Martigues
